

prodigieuse, a quelque chose de significatif. Ce que l'on veut atteindre, en Mendès, ce sont de trop solides vivants. On a, dans les chapelles, trop d'intérêt à ce que des hommes taillés comme Mendès pour le travail et la lutte n'aient point s'installer dans une place où nul ne lui succéda. Les bonshommes n'ont une garde attentive, et il faut reconnaître que les dernières générations, où les lettrés sont plutôt rares, leur fournissent un nombreux contingent de factionnaires bénévoles.

Mais je n'ai pas de conception particulière du roman historique !

Quand je me suis décidé à écrire *Le Vitriol de Lune*, j'étais classé comme un journaliste. Or, les écrivains qui vivent du journalisme souffrent généralement du préjugé de la littérature à grande blanche qu'on est arrivé à imposer au public à la suite d'efforts très lents et d'une véritable campagne dont on retrouve déjà la trace dans la transformation des mœurs littéraires qui s'opéra parmi l'entourage de Leconte de Lisle et dont certain discours prononcé à l'inauguration de son monument nous garde la trace. Une partie

CHARRON Paris L.



Portrait charge d'Henri Béraud exécuté par M^e de Moro-Glaferri

du public, et non la moins importante, admet que le journalisme exclut le talent littéraire et une certaine jeunesse accepte ces postulats sans la moindre discussion. Dans le dernier numéro des *Marges* (15 mars 1923), j'ai lu un article intitulé *Quartier Latin*, d'Elie Richard. Cet écrivain qui doit être un grand et véritable écrivain et dont je m'excuse de n'avoir jamais rencontré le nom auparavant, parle des brasseries où « on avale d'un trait, l'article d'un journaliste qui n'écrit pas ». Vous voyez, ce qualificatif suit tout naturellement ; c'est entré dans les mœurs. Vous avouerez-je que l'article de M. Elie Richard, qui est un écrivain lui, m'a semblé assez mal écrit.

« Quoi qu'il en soit, dans ma pensée, *Le Vitriol de Lune*, était surtout une démonstration et à ce moment-là j'ai eu un peu l'idée d'écrire ce livre, au nom de mes camarades de la presse, et j'ai justement choisi le roman historique parce que cela me paraissait un art d'amateur. Les gens qui vivent de leur plume, ne sont pas forcément des gens qui ignorent la technique de leur art. J'ai écrit *Le Vitriol de Lune* en 1920 ; depuis, la fréquentation plus assidue de certains écrivains a affermi en moi une opinion : le reportage peut être une forme éminente de la littérature et aux qualités qu'on demande aux reporters, il n'y a pas beaucoup de romanciers qui mériteraient de faire des voyages pour les grands journaux... »

vous m'avez dit de France... et notamment au quartier maritime ; que j'ai écrit à Lyon ; il y a vingt-cinq ans... J'ai écrit *Bistrot*... les épreuves... fait d'un... son, La p...

— Maintenant, mon désir en littérature est de donner dans la mesure du possible les aspects divers de l'écrivain. Je ne recommencerais ni *le Martyre de l'Obèse*, ni *Le Vitriol de Lune*. Contrairement à ce qu'ont pensé certains critiques, je considère que, toute réussite à part, le roman historique est un genre assez facile. Le roman gai est un genre beaucoup plus malaisé : si le premier venu peut ennuyer ses contemporains, les gens qui les amusent ont toujours été rares.

« Voyez-vous, il faut réagir contre le snobisme de l'ennui qui se confond d'ailleurs avec le snobisme de la mévente. Il existe dans notre pays, en ce moment, un groupe d'écrivains qui ayant constaté qu'on ne veut pas les lire, après avoir fait cependant tout le possible pour vaincre par des moyens étrangers à la littérature, la résistance du public, se sont avisés d'un tour assez habile ; ils ont tâché de faire croire, qu'ils méprisaient le succès, cela ne pouvait pas prendre à Paris, mais ils espéraient que le tour réussirait en province et à l'étranger. en particulier auprès de très jeunes gens dont la générosité et la curiosité s'exalte à la pensée de sauver de l'injustice, les nouveaux Mallarmé et les nouveaux Rimbaud. Mais Mallarmé et Rimbaud ne trompaient pas sur le chiffre de leur tirage, mais Mallarmé et Rimbaud ne recherchaient pas la clientèle des Scandinaves et des Japo-

2

nais, mais Mallarmé et Rimbaud ne recrutaient pas dans les Universités de pauvres petits pions pour leur faire assumer tous les coups de pied disponibles. Ce sont là, bien qu'en aient ces Messieurs, de ces mœurs commerciales qu'ils reprochent trop volontiers aux écrivains à succès...

— Mais quel est donc cet article légendaire, article fantôme ou article épouvantail sur « M. André Gide et la grammaire » dont tout le monde parle et que personne n'a lu, parce que, dit-on, aucun directeur de revue n'a consenti à le publier ?

— Mais cet article n'est qu'une étude objective des écarts de langage d'un écrivain que certains prétendent nous imposer comme un maître. On est si peu fixé, de notre temps, sur l'importance réelle des écrivains, que cet article est devenu peu à peu comme vous le disiez, une espèce d'article épouvantail. Il fut d'ailleurs écrit à la prière de M. Eugène Montfort qui, se ravisant, me le rendit.

« L'épigraphe en est tirée d'un article de polémique de M. André Gide lui-même sur un sujet analogue concernant Saint-Georges de Bouhélier : « J'y met de l'acharnement, direz-vous. Oui, certes ! Le plus possible ; et je défends *mon bien* : notre admirable langue française ; des gâcheurs sont en train de la dénaturer et de la perdre ». (Nouveaux prétextes).

« Une des raisons qui m'a décidé à écrire cette étude, c'est le défi qui m'en a été lancé par des amis imprudents de M. André Gide, à la suite d'un article des *Cahiers d'aujourd'hui* où je disais : « M. Gide et les puristes de la *Contrainte nécessaire*, pourraient apprendre la grammaire chez les écotiers et les vaudevillistes. » Or, cette phrase exprime avec modération ce qu'il faut penser d'écrivains fort durs aux fautes d'autrui, et qui ne sont pas toujours eux-mêmes impeccables.

« J'ai retenu d'une rapide lecture des principaux ouvrages de M. Gide, huit barbarismes, dix solécismes, deux contre-sens, plusieurs amphibologies, des fautes d'orthographe, plusieurs fautes touchant à l'accord des temps, des emplois abusifs de verbes, une ellipse vicieuse par changement de nombre, divers emplois de pas ou point en superfétation, plusieurs pléonasmes, et certaines insanités assez succulentes dont voici un exemple : « D'abord il n'y avait eu au *sud-est* de son oreille gauche où le cuir devient chevelu qu'un cicer sans importance » (Les Caves du Vatican). »

— Je ne voudrais pas déflorer ce fameux article, mais j'aimerais que vous me donniez quelques fautes de français ?

— Eh bien, ouvrez *Le Retour de l'Enfant prodigue*, à la page 204, dans l'édition de la N. R. F., vous lirez : « Ah ! malgré que le fils aîné vous souffle, père, puissé-je entendre votre voix ! »

« Et les *Lettres à Angèle* à la page 28 : « Malgré que depuis notre article la Route Noire ait paru... »

« Mais l'étude paraîtra bien un jour et du premier exemple au dernier, vous verrez défilier tous les échantillons connus de fautes banales et de bévues courantes ; ce sont celles précisément que dans les salons littéraires, on raille le plus volontiers. Le bon ton exige qu'on les attribue aux reporters et aux gendarmes. M. André Gide peut choisir... Ou plutôt non, l'alternative ne s'offre pas à lui : il n'écrit point assez vite pour gagner son pain dans un journal et il n'est sans doute point assez observateur pour servir utilement dans la maréchaussée. Qu'il demeure donc ce qu'il est, le pur styliste en qui les vrais lettrés de ce temps saluent leur maître, étant admis naturellement, que par vrai lettré, il faut entendre les délicats qui ne s'abaissent pas à vivre de leur plume ni à défendre leurs grands hommes contre les mesquineries du vulgaire.

« Cet article sur M. Gide est le premier d'une série. Mon intention est de combattre un groupe de personnages qui forment non pas une petite chapelle, mais une petite banque, car ils sont beaucoup plus riches d'écus que de foi. Ce groupe, avec l'appui de cent cuistres, d'autant de clergymen et d'un fils à papa, prétend instaurer chez nous le snobisme huguenot. Le comique est qu'ils ont fini par se tromper eux-mêmes, par se duper et se prendre au sérieux. N'est-il pas bouffon que ces Saints du Dernier Jour eussent pu croire qu'il suffisait de promener leurs longues figures, leurs bibles, leurs prêches et leur sobriété sur nos terres pour que la vigne séchât sur plante, que le rire disparût et que la littérature se couchât à dix heures ?

« Il faut en finir. Je crois pouvoir vous assurer que je serai suivi et par des écrivains nombreux et par de vrais écrivains. Notre monde des lettres ne changera jamais. Il y règne une apathie qu'on prend à tort pour de la lâcheté. Je demande pardon à Divoire, mais les stratèges des lettres sont comme les autres stratèges, de fameux endormis. Toujours est-il qu'il suffit de livrer l'assaut pour que les bons bougres prennent leur place de combat. Je vous assure qu'ils n'y manqueront pas. Et puis, pas de grands mots : il s'agit de rire et de faire rire ; jamais les cuistres n'ont, chez nous résisté aux vagues de rigolade.»

— Je vais publier dans le courant de l'été un recueil de reportages *Le flâneur salarié* qui sera précédé d'une étude assez véhémement sur les conditions de la vie journalistique, sur la misère des journa-

listes, sur les dessous du métier ; je donnerai en octobre un roman *Lazare*, très différent des deux autres, le recueil de mes chroniques théâtrales du *Mercure de France : Retours à pied*. Je songe enfin à un roman sur la vie populaire de Venise et notamment sur le Kanareggo qui est le quartier crapuleux près de la station maritime ; j'en ai déjà le titre *La Gondole aux faquins* ; je rêve depuis longtemps d'un roman sur les derniers canuts de Lyon : ils étaient trente-quatre mille il y a vingt-cinq ans ; il n'en reste plus que onze aujourd'hui.

« J'ai donné comme titre à ce roman *Bistenclaque* qui est l'onomatopée du bruit du métier Jacquart. Je corrige enfin les épreuves d'une traduction que j'ai faite d'un livre : *The Fun of being a fat man, La joie d'être obèse*, œuvre de mon confrère américain William Johnston, éditeur du *World*. Cette traduction paraîtra prochainement dans les *Œuvres libres*, qui d'ailleurs ont publié la première version du *Martyre de l'Obèse*. »

— Mais comment trouvez-vous le temps de faire tout ce travail ?

— J'ai une discipline très sévère. Je me couche tous les soirs à huit heures. A trois heures du matin je suis au travail jusqu'à dix heures. J'ai l'après-midi pour vaquer à mes occupations au dehors.

— Avez-vous renoncé au journalisme ?
— Que non pas ! J'aime beaucoup trop mon métier...

Frédéric LEFEVRE.